

Congrès AFSP Aix 2015

ST n°12 : « (Ne pas) consentir ? Conformismes contestataires et institutions de la critique »

Philippe Corcuff, IEP de Lyon, CERLIS (Centre de recherche sur les liens sociaux, Université Paris Descartes/CNRS), <philippe.corcuff@sciencespo-lyon.fr>

De la *rebellitude* néoconservatrice et de qu'elle fait aux sciences sociales critiques. Essai de clarification théorique et épistémologique

Ce texte constitue une version synthétique et provisoire de la communication à venir.

Il s'agit d'éclairer ce que l'occupation récente de la critique dans les espaces publics par une *rebellitude* néoconservatrice à la française aux tonalités xénophobes, sexistes, homophobes et nationalistes, de type Éric Zemmour et Alain Soral (voir Boltanski et Esquerre, 2014, et Corcuff, 2014) fait à cette critique du point de vue des sciences sociales. La critique, en tant que décryptage d'un négatif dans un ordre social (dominations, inégalités, exploitation, aliénation, défauts de reconnaissance, etc.), est explicitement revendiquée par certains courants des sciences sociales (comme ceux se réclamant de Marx et du marxisme, de l'anarchisme, de la sociologie initiée par Pierre Bourdieu, des *gender studies* ou des *postcolonial studies*), mais connaît aussi une diffusion plus large et disséminée, même si elle ne peut pas prétendre occuper tout l'espace des sciences sociales.

Un double plan théorique et épistémologique

La clarification recherchée se situe à un double plan théorique et épistémologique du point de vue des sciences sociales :

1) Comment ce phénomène idéologique et politique constitue un aiguillon pour reformuler la critique dans ses rapports tout à la fois avec les apports de la sociologie pragmatique et avec une philosophie politique de l'émancipation, dans la perspective des efforts récents en ce sens de Luc Boltanski et Nancy Fraser (Boltanski, 2009 ; Corcuff, 2012 ; Boltanski, Fraser, Corcuff, 2014) ?

et 2) Quels éclaircissements épistémologiques cela appelle du côté des sciences sociales ? Ici on converge avec des interrogations de Fabien Jobard à propos du « relativisme hyperbolique » des discours de Dieudonné, qui imposerait « une urgente réflexivité sur la manière de transmettre, mais aussi de produire, la critique » (22 janvier 2014). Cela rejoindra aussi des analyses antérieures quant à la manière dont « le négationnisme d'ultra-gauche » de la fin des années 1970 et du début des années 1980 pouvait appeler des reformulations du rationalisme critique constituant un des points d'appui des sciences sociales (Corcuff, 2000).

Ce double plan théorique et épistémologique est aussi propice à des convergences avec la sociologie politique du conspirationnisme en tant que mode de politisation critique contemporain proposée par Emmanuel Taïeb (2010). Ce questionnement théorique et épistémologique se penche tout particulièrement sur des intersections entre la scientificité des sciences sociales et leurs insertions dans les débats de la cité.

Quelques traits transversaux de la critique néoconservatrice à la française

Un néoconservatisme xénophobe, sexiste, homophobe et nationaliste déploie aujourd'hui ses évidences dans les espaces publics, à travers les médias, le marché éditorial et internet (voir

Corcuff, 2014). On y distingue deux pôles aux larges intersections :

- * un pôle antisémite, présent sur internet, avec la figure d'Alain Soral ;
- * et un pôle islamophobe et négrophobe, présent dans les médias classiques, avec la figure d'Éric Zemmour.

Une analyse des discours de Soral et de Zemmour permet de commencer à dessiner les traits transversaux principaux de cette nouvelle idéologie par-delà la diversité réelle des points de vue et leurs contradictions :

- * l'obsession de « l'identité », dans une mythologie voyant s'affronter des identités menaçantes (par exemple « musulmane » ou « juive » ou, plus globalement, « le multiculturalisme » ou « les communautarismes ») et une visée de restauration d'une identité nationale « pure et originelle » fantasmée ;
- * l'opposition entre « le social » (du côté du « vrai peuple ») et le « sociétal » (du côté des « bobos » - dénomination incontrôlée et extensible à souhait : une institutrice défendant des enfants sans papiers au sein du Réseau d'éducation sans frontières peut être stigmatisée comme « bobo » et un patron de province peut parler au nom du « vrai peuple ») ;
- * la purification du « vrai peuple » de ses éléments supposés allogènes, la liste variant en fonction des auteurs : les arabes et les musulmans, les Noirs, les juifs, les Roms, les gays et les lesbiennes, les femmes en général et les femmes voilées en particulier ; une vision donc d'un « vrai peuple » homogène du point de vue culturel, voire ethnique et religieux ;
- * un « vrai peuple » nécessairement national et français opposé à l'Europe et au « mondialisme », diabolisés dans une logique nationaliste.

Cette idéologie néoconservatrice à la française emprunte plusieurs tuyaux rhétoriques et cognitifs associés, dotant ses thèses d'une certaine évidence, et en particulier :

- l'essentialisme dans l'approche des groupes, des cultures et des identités collectives ;
- le trame narrative conspirationniste, insistant sur le rôle principal de manipulations cachées dans tel ou tel événement et, plus largement, les processus socio-historiques ;
- la privilège accordé à un doute présenté comme illimité face à ce qui est passé comme « vérités officielles » ;
- la posture dite du « politiquement incorrect » ; cette posture semble doter automatiquement de vérité tout discours prenant le contre-pied de ce qui est présenté comme « politiquement incorrect », indépendamment des faits observables ou de la cohérence argumentative ; on est là au cœur de l'occupation de la critique par la *rebellitude* néoconservatrice ; cette posture prétend détenir une sorte de monopole d'une critique incritiquable, car, dans une logique circulaire, critiquer le « politiquement incorrect » ne peut qu'être inspiré par le « politiquement correct », ce qui constitue un indice supplémentaire de sa puissance et de la nécessité de le critiquer.

Pistes théoriques et épistémologiques

La confrontation avec cette critique néoconservatrice encourage les chercheurs en sciences sociales attachés à la critique à des spécifications théoriques et épistémologiques.

Des réaménagements théoriques :

- * La critique marxienne et marxiste, qui a nourri historiquement la logique critique dans les sciences sociales modernes, associait, de Marx à l'École de Francfort, l'analyse critique du capitalisme à des appuis éthiques et politiques autour de la notion d'émancipation. Une série de processus ont contribué à partir de la fin du XX^e siècle à défaire cette association : autonomisation des sciences sociales vis-à-vis de ses origines

philosophiques dans le mouvement général de spécialisation des savoirs, délégitimation de l'émancipation via les déceptions accumulées à l'égard du « communisme » et du « socialisme » (principalement : expériences autoritaires et totalitaires se réclamant du « communisme » et social-libéralisation des partis sociaux-démocrates et socialistes européens) ou tentations d'un relativisme épistémologique et moral autour de la pensée dite « postmoderne ». Or, justement, le « politiquement incorrect » néoconservateur fait tourner la critique sur elle-même, alors qu'elle tend à perdre ses appuis éthiques et politiques. Il y a alors un enjeu à retrouver des connexions entre critique et émancipation dans les sciences sociales, mais en tenant compte de la légitime autonomie des champs scientifiques (à distinguer de l'illusoire indépendance promue par les scientismes).

* Les sciences sociales ont à mieux expliciter les différences conceptuelles qui les séparent des usages conspirationnistes de la critique : rôles des structures sociales contraignant les intentions, place de l'aléatoire et des conséquences non intentionnelles de l'action ou analyse plurifactorielle des événements.

Des clarifications épistémologiques :

* travailler les articulations entre l'horizon régulateur de vérité des sciences sociales et les vérités partielles, provisoires, contextualisées et controversables qu'elles produisent dans le cadre de procédures réglées d'enquête et de contraintes logiques pesant sur les argumentations, afin d'éviter le double écueil du relativisme épistémologique et du scientisme ;

* une réélaboration de la place du doute dans les sciences, à distance des certitudes absolues et des doutes illimités, dans la perspective d'une perplexité raisonnée.

* plutôt que de donner une exclusivité au « caché » et à ce qui est « derrière » dans l'analyse scientifique des processus sociaux, mieux expliciter une configuration épistémologique pluraliste permettant des combinaisons variables entre le « caché » (privilegié par les sociologies critiques traditionnelles, selon l'adage emprunté à Gaston Bachelard selon lequel il y aurait de science « que du caché ») et le « derrière » (derrière les « prénotions » des agents sociaux), d'une part, et le « visible » et le « devant » (explorés par les sociologies compréhensives, phénoménologiques ou pragmatiques) ;

* plutôt que la revendication d'une stricte « neutralité axiologique » (issue le plus souvent d'une méconnaissance des complications des réflexions de Max Weber sur la question), la recherche de nouveaux équilibres entre engagements sociaux et distanciation scientifique dans le sillage de Norbert Elias (1993) ;

* renouer des dialogues entre les sciences sociales et la philosophie morale et politique sur la base de l'autonomie respective de leurs « jeux de connaissance », pour reprendre une notion au biologiste Henri Atlan (1986) inspirée de Ludwig Wittgenstein ;

* mieux distinguer les procédures légitimes de généralisation dans les sciences sociales et les schémas essentialistes (réduire les réalités observées à des entités homogènes et durables) ;

* porter au jour les impensés du « nationalisme méthodologique » travaillant les sciences sociales et dessiner les chemins d'un « cosmopolitisme méthodologique », en se saisissant des analyses d'Ulrich Beck (2003) et de Nancy Fraser (Fraser, 2009 ; Boltanski, Fraser, Corcuff, 2014).

En guise de conclusion : un rôle citoyen pour les sciences sociales critiques ?

Les usages actuels d'une critique néoconservatrice inviteraient ainsi les sciences sociales critiques à des réaménagements internes. Ils les inciteraient également à davantage s'engager dans les espaces publics, sur la base de leurs méthodologies et de leurs résultats. Ce contexte néoconservateur contribuerait à jouer une fonction de révélateur vis-à-vis d'une composante citoyenne dans les sciences sociales, dans le pluralisme de leurs outillages conceptuels et de leurs appuis éthico-politiques. Cette composante citoyenne consisterait à mieux faire connaître les formes de la critique travaillées dans les sciences sociales, à travers les résultats de leurs enquêtes mais aussi et surtout les composantes méthodologiques de leurs raisonnements (leur critique des essentialismes, leurs différences avec le conspirationnisme, le caractère plurifactoriel de leurs explications, etc.). Il ne s'agirait pas de prétendre encadrer « scientifiquement » les échanges d'opinion en contradiction avec les idéaux démocratiques, et en particulier avec la présupposition rappelée par Jacques Rancière (1995) de « l'égalité de n'importe qui avec n'importe qui », mais, plus modestement, de participer à la constitution de quelque chose comme une *intellectualité démocratique*, espace hybride et interactif entre la logique idéalement démocratique du champ politique et les « jeux de connaissance » propres au champ intellectuel avec leurs règles et leurs critères. Ce rôle citoyen interviendrait d'abord à l'université vis-à-vis de nos étudiants, qui se révèlent parfois désarmés face à l'occupation de la critique par le confusionnisme d'un Soral et d'un Dieudonné. Mais, au-delà de l'université, cela supposerait l'invention d'autres rapports avec les médias, les associations, les syndicats et les organisations politiques, évitant l'instrumentalisation. Les dispositifs type universités populaires apparaissent particulièrement adaptés.

Bibliographie :

- Atlan Henri, 1986, *À tort et à raison. Intercritique de la science et du mythe*, Paris, Seuil
- Beck Ulrich, 2003, *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation* (1^e éd. : 2002), Paris, Aubier/Flammarion
- Boltanski Luc, 2009, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard
- Boltanski Luc, Esquerre Arnaud, 2014, *Vers l'extrême. Extension des domaines de la droite*, Bellevaux, Dehors
- Boltanski Luc, Fraser Nancy, Corcuff Philippe, 2014, *Domination et émancipation. Pour un renouveau de la critique sociale*, Lyon, Presses Universitaires de France
- Corcuff Philippe, 2000, « Négationnisme d'ultra-gauche et pathologies intellectuelles de la gauche. A propos d'un texte de Jean-Gabriel Cohn-Bendit de 1981 », dans Philippe Mesnard (éd.), *Consciences de la Shoah. Critique des discours et des représentations*, Paris, Kimé
- Corcuff Philippe, 2012, *Où est passée la critique sociale ? Penser le global au croisement des savoirs*, Paris, La Découverte, coll. « Bibliothèque du MAUSS »
- Corcuff Philippe, 6 septembre 2013, « Intellectuels, militants et intellectualité démocratique : vues critiques sur quelques expériences passées », Mediapart, [<http://blogs.mediapart.fr/blog/philippe-corcuff/050913/intellectuels-militants-et-intellectualite-democratique-vues-critiques-sur-quelques-experience>]
- Corcuff Philippe, 2014, *Les années 30 reviennent et la gauche est dans le brouillard*, Paris, Textuel, collection « Petite Encyclopédie Critique »
- Elias Norbert, 1993, *Engagement et distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance* (1^e éd. : 1983), avant-propos de Roger Chartier, Paris, Fayard
- Fraser Nancy, 2009, *Scales of Justice. Reimagining Political Space in a Globalizing World*, New

York, Columbia University Press

Jobard Fabien, 22 janvier 2014, « La troublante séduction de Dieudonné », Mediapart, [<http://blogs.mediapart.fr/edition/politolog/article/220114/la-troublante-seduction-dieudonne>]

Rancière Jacques, 1995, *La Méésentente. Politique et Philosophie*, Paris, Galilée

Taïeb Emmanuel, 2010, « Logiques politiques du conspirationnisme », *Sociologie et société* (Montréal), vol. 42, n°2, pp.265-289, [<http://www.erudit.org/revue/socsoc/2010/v42/n2/045364ar.html>]